

STOIRE



de manger du sucre, il les a toutes perdues

baïsser les prix, et d'enrichir les magnats du sucre.

En moins d'un siècle, le nombre de pays exportateurs de sucre a doublé: en 1700, on compte dix pays exportateurs, toujours des colonies américaines, qui produisent 60000 tonnes de sucre pour le marché mondial grâce au travail des esclaves africains. En 1770, on est passé à 200000 tonnes. «Rien de cela n'aurait été possible, à une si grande échelle, sans le transport brutal et sans équivalent de millions d'Africains asservis. Le sucre était devenu synonyme d'esclavage.» Constat implacable.

REMÈDE D'APOTHAICARE

Ironie au apothicaire de ce qui deviendra un fléau mondial pour la santé: ce sont les apothicaires eux-mêmes qui recommandent d'abord le sucre, souvent pour cacher l'amertume de certains médicaments. Les bouteilles et les pots sur lesquels figurait «SUCRE» étaient d'ailleurs souvent mis en vitrine pour attirer le passant. Le phénomène est observé dans toute l'Europe: on en a gardé une trace à Genève, où un apothicaire écoulait du sucre «dans un séduisant pot en porcelaine – sucre candi». C'est aussi un rappel de son ancien rôle en médecine, d'abord dans la pharmacologie islamique, puis européenne. A la fin de sa vie, Henry VII était d'ailleurs soigné «avec du sucre dissous dans de l'eau de rose, de violette et de cannelle».

Le sucre est tellement aimé au XVIIIe siècle qu'il va être taxé toujours davantage par l'Etat britannique, qui l'exporte en masse vers ses colonies américaines: des taxes sur la mélasse, le sucre et le thé qui «suscitent un profond ressentiment», et qui ont joué un «rôle décisif dans l'accession des Américains à l'indépendance». Une révolution politique dictée par le goût du sucre, les amateurs de douceurs comprendront...

UNE DÉVASTATION ÉCOLOGIQUE

Au désastre humain s'est ajoutée une transformation écologique que la culture sucrière a imposée aux paysages d'origine: la culture sur brûlis a déboisé des territoires immenses. «Les forêts tropicales pluviales ont complètement disparu au profit des champs de canne... le sucre a créé un nouveau monde naturel.» La prise de conscience a d'ailleurs été rapide en Europe, puisque dès 1700 on ne trouvait plus les acajous recherchés pour fabriquer des meubles: ils ont disparu à cause de la culture sur

brûlis. Partout où le sucre s'implantait, le cours des choses se répétait: «La forêt et la nature sauvage étaient remplacées par des propriétés soigneusement bordées.» Un nouveau paysage géométrique, obtenu grâce au travail forcé de hordes d'esclaves africains, et non sans avoir auparavant chassé de leurs terres les populations indigènes.

«Mais qui a un seul instant pensé au fouet, ou entendu son sifflement, en remuant le sucre dans son thé ou son café, à Londres ou à Paris?» se demande James Walvin. Une question qui reste sans aucun doute d'actualité chaque fois qu'on consomme un produit qui a fait le tour du monde avant d'arriver sur notre table. Car les nouveaux travailleurs «libres» du sucre, souvent Indiens et non plus Africains, restent très mal payés pour un travail éreintant.

Le développement du sucre de betterave sera lent, mais finira par devenir important dès le milieu du XIXe siècle: l'industrie américaine de la betterave à sucre produit alors 3 millions et demi de tonnes de sucre, mais ne couvre que le quart des besoins du pays. Le sucre de canne des tropiques continue à être consommé massivement. Jusqu'à nos jours: sucre caché, plats cuisinés, sodas, fast-foods, édulcorants artificiels... Alors que les pouvoirs publics relancent la taxe sur le sucre pour affronter ce puissant lobby agroalimentaire, nous n'avons pas fini de nous interroger sur notre relation au sucre et sur l'équilibre à trouver pour atteindre le fameux «point de félicité», qui intéresse autant les publicitaires que les patrons et les spécialistes de l'alimentation. Autrement dit le bon dosage entre le plaisir du sucre, qui accompagne l'humanité depuis plusieurs siècles, et le malheur produit par la surconsommation de sucre. Un livre passionnant et instructif, auquel on pensera chaque fois qu'une douceur rencontre notre palais. ■



Genre | Histoire
Auteur | James Walvin
Titre | Histoire du sucre, histoire du monde
Traduction | De l'anglais par Philippe Pignarre
Editions | La Découverte
Pages | 300

UN AUTRE REGARD SUR L'HOMME

MARK HUNYADI

A contre-courant de l'idée selon laquelle l'être humain n'est mu que par un intérêt égoïste, le Néerlandais Rutger Bregman, qui s'est déjà illustré par son engagement en faveur du revenu universel, défend la thèse d'une humanité douée pour la coopération



Genre | Essai
Auteur | Rutger Bregman
Titre | Humanité, une histoire optimiste
Traduction | Du néerlandais par Caroline Sordia et Pieter Boeykens
Editeur | Seuil
Pages | 432

Voici un livre que cuistres et savants pourraient écarter d'un revers de main: on ne fait pas de bons livres de philosophie avec de bons sentiments. Mais cette marque de condescendance serait une erreur. La seule chose qui est vraie, c'est que ce livre, *Humanité. Une histoire optimiste*, du Néerlandais Rutger Bregman (né en 1988), n'est pas vraiment un livre de philosophie, plutôt un livre de psychologie, sous-tendu par une idée philosophique forte, mais qui semble désuète: l'homme est naturellement bon.

La théorie qui prévaut généralement sur cette question bateau est celle dite du vernis: culture et civilisation ne sont qu'une fine couche de vernis, vite brisée dès qu'une situation devient critique. Les hommes se comportent comme des bêtes si on les laisse faire. A peine une situation dérape-t-elle que l'homme redeviendrait un loup pour l'homme. Que de scénarios de film ou de roman n'ont-ils pas été imaginés à partir de la théorie du vernis?

L'EXPÉRIENCE TRUQUÉE DE MILGRAM

Le problème, dit Bregman, c'est quelle est fausse. Tout, en réalité, prouve le contraire. Non que les hommes soient des anges: l'homme est capable de faire bien plus de mal que n'importe quelle «bête», précisément. Mais plus que toute autre, et mieux que toute autre, il

est prêt à coopérer. Et il a une tendance spontanée à le faire, voilà la leçon qu'il faut retenir. Sur ce point, l'ouverture du livre est saisissante, qui raconte l'histoire vraie d'une bande de jeunes naufragés sur une île déserte – une histoire à l'exact opposé des histoires lugubres que la littérature associe à ce genre de situation.

Ce livre, à peine ouvert, se lit avec avidité. Car il ébranle avec méthode quelques-unes de nos (pseudo-) certitudes les mieux ancrées et les mieux partagées. Prenez la fameuse expérience de Milgram, qui semblait démontrer expérimentalement qu'un nazi sommeillait en chacun d'entre nous (Henri Verneuil s'en était inspiré dans *... comme Icare*, en 1979): erreur, dit Bregman, lourde erreur, car la célèbre expérience, outre que ses résultats ont été truqués et les étudiants cobayes manipulés, ne prouve en réalité pas du tout ce qu'elle entendait prouver, à savoir que nous sommes prêts à obéir aveuglément à une autorité.

LA RÉSISTANCE AU MÉTHOSME

C'est un tout autre mécanisme qui est en jeu, celui du conformisme, celui-là même que Hannah Arendt décrivait sans son célèbre *Eichmann à Jérusalem*, et que Bregman résume ainsi: «L'être humain se laisse séduire par le mal qui prend le visage du bien.» Ce qui explique que ceux qui ne sont pas convaincus résistent en réalité, et fortement! Et de raconter la manière mémorable dont le peuple danois avait sauvé, sous occupation allemande, 99% de ses concitoyens juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le livre, rédigé dans un style journalistique prononcé, est une accumulation d'exemples à l'effet dessillant. C'est ce qui le rend séduisant. Le but de Bregman est de modifier l'image que l'humanité se fait d'elle-même. De mettre en évidence les tendances à la coopération et à la confiance, plutôt qu'à l'égoïsme et à la compétition.

Le coup est réussi, mais ce n'est qu'un coup. Un coup bien documenté et percutant. Un coup dans le brouillard largement défaitiste d'aujourd'hui, un coup dans le pessimisme ambiant. Mais c'est un coup qui fait du bien. ■

«Dès le berceau, nous manifestons une préférence pour le bien – c'est dans notre nature»

E ARME DE DOMINATION

peau de TikTok et de son quasi-milliard d'utilisateurs de par le monde, accrochés malgré eux aux filtres d'information de Pékin, comme d'autres le sont à ceux d'Amazon ou de Google. La suprématie des Etats-Unis en matière de *soft power* n'avait guère été contestée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Or le fait qu'elle passe aujourd'hui par la maîtrise du numérique change la donne d'une manière qu'il faut bien dire révolutionnaire.

Dans ce contexte, le contenu et son revêtement culturel importent peu, il n'y a qu'à voir les vidéos qui circulent sur Douyin, la «grande sœur» chinoise de TikTok. Le jeu avec les codes de l'américanisation y est à son comble, mais coupés de leur source et presque méconnaissables.

Ils sont devenus le langage d'une culture «globish», mis au service d'une conquête d'influence strictement chinoise qui vise d'abord l'Asie, puis pourquoi pas le reste du monde. Parader avec les armes de son rival, la provocation est impayable.

Montesquieu s'était demandé dans une méditation de 1777 si une «monarchie universelle» serait possible dans l'Europe moderne de son temps. Les ambitions conquérantes de Louis XIV avaient ravivé une perspective qu'on croyait bel et bien enterrée depuis la désagrégation du Saint-Empire. La réponse du philosophe est sans appel: impossible qu'une domination de ce genre s'impose dans les conditions actuelles. Les guerres sont devenues si coûteuses qu'elles se résolvent vite inu-

tiles, voire se retournent contre l'agresseur. Un équilibre des forces s'est installé de fait sur le continent. Qui plus est, l'essor des échanges commerciaux à l'échelle du globe a rendu les nations européennes interdépendantes. C'est bien dans les richesses que réside désormais la véritable puissance. Or celles-ci sont soumises à de continues vicissitudes, ce qui rend peu probable là aussi de voir un pays prendre le pas sur les autres.

Derrière ce constat rassurant, il y a toutefois un non-dit palpable dans le texte de Montesquieu: quelle forme spécifique une domination hégémonique prendrait-elle aujourd'hui? A quelles conditions pourrait-elle s'établir? On trouvera des éléments de réponse au bas d'un

paragraphe, glissés comme si de rien n'était. Montesquieu vient de faire l'éloge du «génie de liberté» qui règne à présent partout en Europe. Il remarque alors que les moyens grâce auxquels un pays pourrait éventuellement en soumettre un autre, voire plusieurs, devraient concilier avec cet état d'esprit pacifique. C'est donc des lois, du commerce et de la culture qu'il faudra se servir pour exercer cette «monarchie universelle» devenue impraticable sur le plan militaire. Montesquieu n'en verra pas l'avènement, parce qu'il manquait sans doute la technologie ad hoc. Nous si? ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

MEILLEURES VENTES EN SUISSE

Payot/Semaine du 5 au 10 octobre 2020

- 1 Les Protégés de sainte Kinga
Marc Voltenauer
Slatkine
- 2 Les Enquêtes de Maëlys T22: Le Voleur de fleurs de Carouge
Christine Pompét, Raphaëlle Barbanègre
Auzou
- 3 Le Crépuscule et l'Aube
Ken Follett
Robert Laffont
- 4 Yoga
Emmanuel Carrère
P.O.L
- 5 C'est arrivé la nuit
Marc Levy
Robert Laffont
- 6 J'rais nager dans plus de rivières
Philippe Labro
Gallimard
- 7 Trop et jamais assez. Comment ma famille a créé
l'homme le plus dangereux du monde
Mary L. Trump
Albin Michel
- 8 Fratelli tutti. Encyclopédie
Pape François
Cerf
- 9 La Famille Martin
David Foennik
Gallimard
- 10 Skidamarink
Guillaume Musso
Calmann-Lévy